

Quatre années de travail pour



L'empire du silence
★★★
Un documentaire de Thierry Michel

Pour que la douleur d'un peuple et son exigence de justice parviennent aux oreilles du monde.

Lorsque Thierry Michel se rendit au Kivu pour rencontrer le docteur Mukwege et réaliser le tournage de *L'homme qui répare les femmes*, il ne connaissait pratiquement pas l'Est du Congo où il n'avait fait qu'un rapide passage. Pour l'occasion, il prit son temps. Le temps d'interroger longtemps le médecin-chef de l'hôpital de Panzi, le temps de cheminer avec lui parmi ses patientes, le temps d'écouter le récit des victimes et d'enregistrer la colère d'un homme qui, durant tant d'années, avait été le témoin muet des atrocités commises durant les deux guerres du Congo (1996-1997 et 1998-2002).

Familier du Congo, loin d'être un débutant, Thierry Michel n'ignorait rien des cycles de violence qui avaient dévasté le pays depuis l'indépendance et à maintes reprises, il avait interrogé des militants politiques, des activistes, rencontré des victimes. Mais c'est à Bukavu que la coupe déborda, lorsque les femmes accueillies à Panzi ou retrouvées dans leurs villages racontèrent, avec une émotion retenue, le calvaire qu'elles avaient traversé. Les unes, après l'assaut d'hommes armés s'exprimant en kinyarwanda, avaient été emmenées en forêt comme porteuses ou esclaves sexuelles. Les autres, victimes d'une politique de terreur systématique, avaient subi les pires sévices, mutilées, laissées pour mortes au milieu de leurs enfants en larmes.

Ces récits pathétiques avaient été filmés rapidement, presque

en secret, car les femmes expliquaient que les bourreaux d'hier n'étaient pas loin : soit ils se cachaient encore dans la forêt, soit ils avaient été intégrés au sein de l'armée congolaise. Les accords de paix conclus en 2002 avaient permis la réunification du pays et le départ officiel des armées étrangères, mais le prix – approuvé par la communauté internationale – était exorbitant : les alliés congolais des envahisseurs, surtout rwandais et ougandais, s'étaient vu garantir l'impunité et, mieux encore, promettre l'intégration à des postes clés dans l'armée nationale. Un quart de siècle plus tard, les groupes armés n'ont pas disparu, l'Est du Congo paie toujours le prix de cette paix construite sur l'escamotage de la vérité et c'est en vain que le docteur Mukwege réclame la fin de l'impunité, la mise en œuvre d'une justice qui apaiserait enfin les victimes et guérirait leurs traumatismes.

Après le tournage de *L'homme qui répare les femmes*, Thierry Michel et son équipe avaient le sentiment qu'il fallait aller plus loin. A toutes fins utiles, ils avaient soigneusement conservé des témoignages inédits, interrogé des représentants des Nations unies, laissé le haut représentant pour les droits de l'homme à Genève exprimer sa frustration, sa colère. En 2018, lorsque le docteur Mukwege, porté par la renommée que lui avait valu le film *L'homme qui répare les femmes*, reçut le Prix Nobel de la paix, il ne se contenta pas de prononcer à Oslo un discours de circonstance,

lénifiant et réconciliateur. En termes forts, qui galvanisèrent les Congolais présents dans la salle, y compris les « combattants » de la diaspora, il dénonça les crimes commis dans son pays, l'absence de justice, l'indifférence du monde, le traumatisme des victimes, leur infini chagrin que seul le dévoilement de la vérité et la comparution des coupables devant des tribunaux ad hoc pourrait peut-être soulager... Voici quelques jours encore, reçu au titre de membre Honoris Causa de l'Académie de médecine de France – le premier médecin africain à recevoir une aussi prestigieuse distinction –, il demanda solennellement que la France,



C'est en vain que le docteur Mukwege réclame la fin de l'impunité, la mise en œuvre d'une justice qui apaiserait enfin les victimes et guérirait leurs traumatismes. © DR.

l'un des cinq pays membres du Conseil de sécurité, appuie son combat en faveur de la justice.

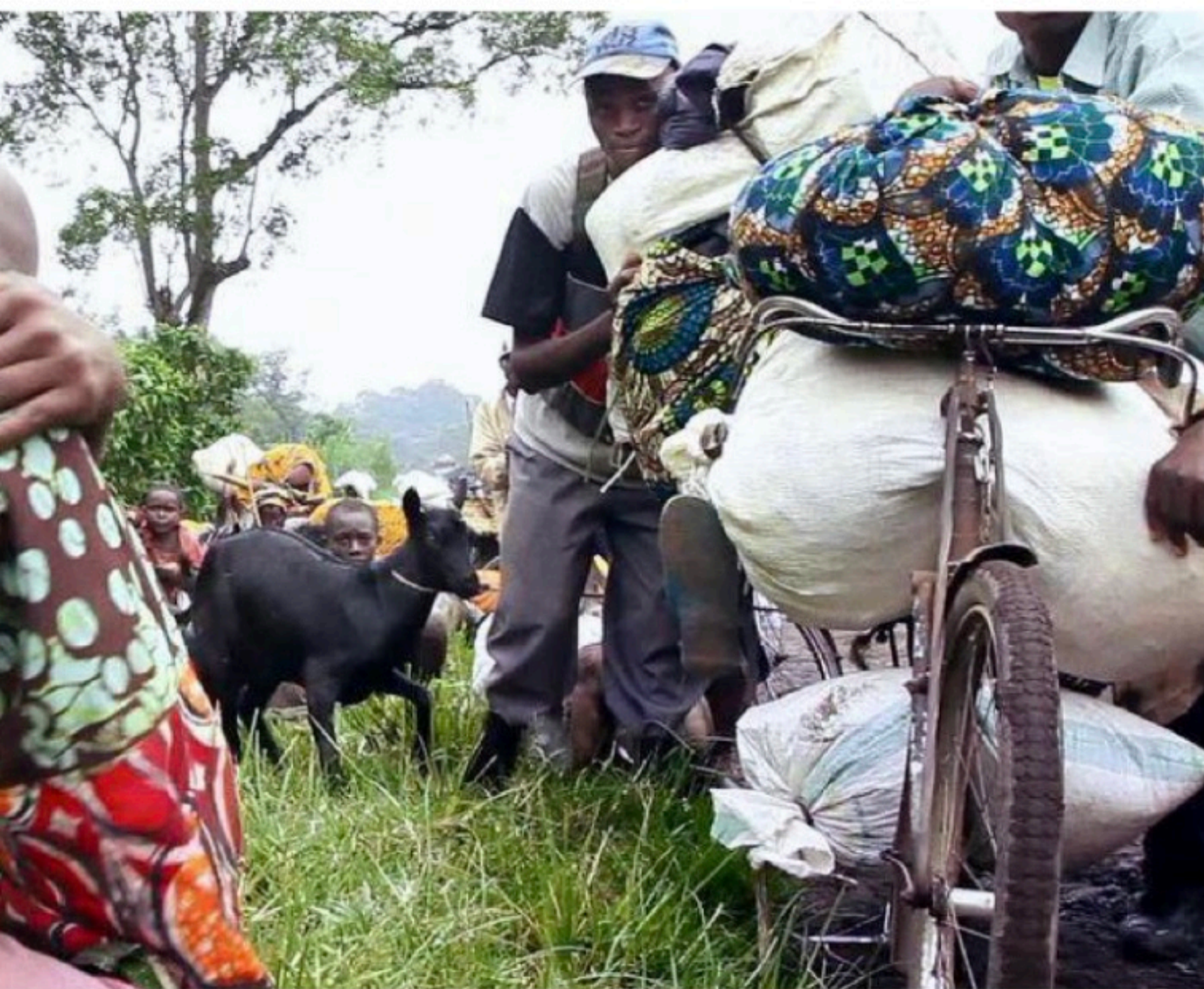
LE RAPPORT MAPPING

Le nouveau combat du docteur Mukwege était engagé, avec Thierry Michel à ses côtés. Le cinéaste comme le lauréat du prix Nobel étaient bien décidés à forcer l'exhumation d'un document jugé essentiel, le désormais fameux « rapport Mapping », une enquête réalisée par le Bureau des droits de l'homme de l'ONU sur les crimes commis au Congo entre 1993 et 2003. Si cette enquête volumineuse, examinant plus de 600 cas, réalisée avec le concours de dizaines d'ONG nationales et internationales fut « mise dans un tiroir », c'est pour des raisons d'ordre techniques et juridiques (la faiblesse des preuves directes, le manque de témoins nommément cités) mais surtout pour des raisons de « haute politique » : les pays dont

les troupes, régulières ou supplétives, avaient été directement impliquées dans les guerres du Congo, le pillage de ses ressources et le massacre de populations civiles exercèrent des pressions au plus haut niveau pour décourager tout exercice de la justice. A tel point que, lorsque le « rapport Mapping » fut publié, le Rwanda, qui fournissait à l'ONU 300 Casques bleus très appréciés, menaçait de retirer sur l'heure ses contingents !

Jusqu'aujourd'hui, la vérité sur les crimes abominables commis au Congo est l'otage de l'hypocrisie des puissants : les Français, qui en 1994 convoyèrent les réfugiés hutus et les auteurs du génocide vers le Kivu espéraient que le rapport Mapping ferait oublier leurs propres responsabilités et détournerait l'attention internationale sur les méfaits des troupes de Kagame et de leurs alliés congolais, les Américains, soutenant Kigali, n'étaient prêts ni à risquer une nouvelle déstabilisation de la région ni à voir leur rôle être évoqué. Quant à l'Etat congolais, il était lui-même trop faible pour oser mettre en cause

combattre 25 ans de silence



la
critique

Thierry Michel aime répéter que pour lui, *L'empire du silence* marque la fin d'un cycle. Un cycle de trente ans de tournages au Congo, soit trois décennies de voyages réguliers, d'amitiés, de témoignages à propos des bouleversements politiques et des aventures militaires, mais aussi de tant d'espoirs si souvent déçus. Trente années de révolte aussi parce que le peuple congolais, aujourd'hui comme hier, est dupé, volé, massacré, et que le monde, avide de coltan ou de cobalt, comme hier de cuivre et d'uranium, préfère détourner le regard et invoquer une sorte de fatalité. Le cinéaste brandit sa caméra comme une arme : il lutte pour la mémoire et combat l'impunité. Dans cet esprit, il balaise large et prend du champ : il rappelle comment, en 1994, le Zaïre de Mobutu fut pratiquement forcé d'accueillir les réfugiés hutus qui fuyaient le Rwanda, il montre comment les camps de réfugiés installés sur la frontière se transformèrent en bastions militaires où se préparait la revanche du pouvoir déchu. Mais surtout, omettant peut-être de rappeler la générosité avec laquelle les populations du Kivu accueillirent leurs voisins en fuite, il s'attarde sur les guerres qui ravagèrent l'est du Congo. Relayant le plaidoyer du docteur Mukwege, il s'indigne non pas du silence de l'opinion internationale, mais de son impuissance. L'œuvre de Thierry Michel est d'abord un film, avec des images somptueuses ou déchirantes, c'est un voyage jusqu'aux confins du Congo pour y retrouver des survivants et capter leurs témoignages, ce sont des retrouvailles avec le docteur Mukwege. C'est une dénonciation vibrante de cette chape d'impunité qui étouffe notre ancienne colonie, un film engagé sans être partisan, un acte de citoyen du monde.

C. B.

des hommes occupant des postes clés dans l'armée et défier ses voisins.

Le docteur Mukwege ne se sentait nullement concerné par ces considérations de « realpolitik », d'autant moins que, depuis 2018, fort de son Prix Nobel, il s'était lancé dans une véritable croisade, avec à ses côtés Thierry Michel et le juriste Luc Henkinbrant. Ce dernier, de 2001 à 2011 avait dirigé le bureau des droits de l'homme de l'ONU à Kinshasa et regretté l'escamotage du rapport Mapping.

Si le film actuel s'appelle *L'empire du silence*, c'est en référence à un ouvrage du même nom publié à la fin des années 50 par O.P. Gilbert, dont la diffusion fut confidentielle sinon censurée car il dénonçait les injustices du système colonial et le mutisme de la presse de l'époque, dûment censurée. Avant l'indépendance en effet, rares et risqués étaient les témoignages portant sur la réalité du système colonial, cet apartheid qui ne disait pas son nom.

De nos jours encore, le docteur Mukwege dérange lorsqu'il rappelle que la paix de façade qui

régne à l'Est a été payée au plus haut prix par la souffrance des populations et l'impunité des bourreaux. Si les dirigeants, jouissant de leur pouvoir, préfèrent faire la sourde oreille, la vérité, comme un cours d'eau qui creuse son lit, finit cependant par progresser. Avec le soutien du docteur Mukwege et de Luc Henkinbrant, de jeunes Congolais ont créé un site virtuel, « Mémorial » qui, pratiquement chaque jour, rappelle les anniversaires des principaux crimes commis dans l'Est du Congo. Une association, « Justice for Congo » très active sur les réseaux sociaux, relaie la nécessité de créer un tribunal ad hoc, doté de chambres mixtes et mettant en œuvre des mécanismes de justice transitionnelle tandis que vingt « capsules » ont déjà été mises en ligne. Lors de la sortie du film à Kinshasa, la société civile congolaise a démontré sa détermination mais la diffusion de *L'empire du silence* à l'intérieur du pays risque d'être freinée par une étrange accusation de plagiat déposée par Gilbert Balufu, un cinéaste congolais qui s'estime lésé

parce que... le cinéaste belge évoque, forcément, les mêmes atrocités que lui-même...

Le film de Thierry Michel, qui ratisse large, remonte aux sources de la tragédie, le génocide des Tutsis au Rwanda, l'exode des réfugiés hutus encadrés par l'Opération Turquoise, et il se prolonge jusqu'aux plus récents massacres commis dans le Kasai lors de l'écrasement de la rébellion de la « secte » des Kamwina Nsapu, entrée en guerre après l'assassinat d'un chef traditionnel.

La force de ce film réside dans le plaidoyer du Prix Nobel, toujours aussi charismatique, dans ses arguments devenus familiers à force d'être répétés, mais surtout dans les témoignages que le cinéaste a recueillis sur le terrain, dans les forêts du Kivu, à Kisanjani où reposent les victimes de la guerre entre les armées du Rwanda et de l'Ouganda, à Mbandaka dernière station pour des milliers de réfugiés hutus qui tentaient de traverser le fleuve pour gagner le Congo-Brazzaville...

COLETTE BRAECKMAN